

Transformation en tous genres

MICHEL COULOMBE

Longtemps, on a eu l'impression que la cinématographie québécoise était un véhicule à deux vitesses qui passait, au gré des films, du drame à la comédie ou de la comédie au drame, sans qu'il soit possible d'en déroger. Mais depuis quelques années, le spectre s'élargit. À preuve, le programme de cet automne comprend un film noir de Sylvain Guy, **Détour**, un drame d'horreur d'Éric Tessier, **5150, rue des Ormes**, adapté d'un roman de Patrick Senécal, et un thriller de Daniel Grou tiré de son livre **Les Sept Jours du Talion**. Mais ces films ne constituent pas une génération spontanée.

Indéniablement, la cinématographie québécoise est de plus en plus diversifiée. Tout de même, elle ignore toujours certains genres, les uns pour des raisons culturelles, les autres pour des raisons économiques. Personne ne se surprendra de l'absence de péplum à la québécoise, mais on s'étonnera davantage qu'il n'y ait pas de western façon belle province tant les festivals consacrés à cet univers de rodéos et de chansons tristes sont populaires, à Saint-Tite comme ailleurs. Il est vrai que la seule tentative se rapprochant un tant soit peu de ce genre, **Mustang** de Marcel Lefebvre et Yves Gélinas sorti en 1975, s'était soldée par un mémorable échec. On y suivait un chanteur country de passage à Saint-Tite qui découvrait la triste réalité à propos de la mort d'un ami tué par un cheval enragé durant un rodéo. Il semble donc que les acteurs québécois ne porteront pas de sitôt la tunique, bien qu'Éric Tessier ait signé **Viens dehors!**, une fantaisie biblique, il y a une dizaine d'années. On ne les verra pas non plus chevaucher dans la plaine du Saint-Laurent en fredonnant un air de Willie Lamothe... Mais puisque les effets numériques sont de plus en plus accessibles, peut-être seront-ils un jour les vedettes d'un film catastrophe bien de chez nous. Et si une météorite s'abattait sur le centre-ville de Lachute? Si le réchauffement planétaire tant annoncé faisait déborder le Saint-Laurent de son lit? Et puis, peut-être l'émergence d'un Bruce Lee ou d'un Jean-Claude van Damme local donnera-t-elle l'idée à Érik Canuel ou à Frédéric D'Amours, les touche-à-tout de la réalisation, de régler la chorégraphie d'un film de kung-fu qui se terminerait en feu d'artifice sur le tablier du pont Jacques Cartier? En attendant, le cinéma québécois explore d'autres horizons.

Qui aurait parié, il y a quelques années, sur la (relative) prospérité du film d'horreur au Québec sinon parce qu'il se souvenait que le genre a de profondes racines du côté des mauvais traitements infligés à la petite Aurore, enfant martyre nationale, en 1951? L'épouvantable marâtre qui fait manger du savon à sa victime et lui plaque les mains sur un rond de poêle brûlant est-elle bien différente des cinglés qui pourchassent de jolies jeunes filles, à la nuit tombée, une hache ou un couteau à la main? Qu'elle soit confinée à la vie domestique ou provoquée par la rencontre avec des inconnus, l'horreur active invariablement les mêmes leviers, le sadisme insensé des uns alimentant le voyeurisme des autres. Si l'on peut douter que Jean-Yves Bigras ait voulu faire autre chose qu'un mélodrame rural tire-larmes, il en va autrement de Jean Beaudin qui, au début des années 1970, s'est intéressé au genre dans **Le Diable est parmi nous**. Un journaliste y faisait la découverte d'une secte où l'on pactisait avec le diable. Ces accointances diaboliques se voulaient certainement une pure vision d'horreur dans une province encore dominée, quelques années plus tôt, par le clergé. Le film mettant en vedettes Daniel Pilon, Louise Marleau et Danielle Ouimet a laissé peu de traces et n'a pas créé d'engouement pour le genre.

En fait, dans les années 1970, l'horreur était beaucoup plus populaire au Canada anglais. N'a-t-on pas vu Donald Pilon et Jean-Louis Roux dans **The Pyx** de Harvey Hart, un film construit, lui aussi, autour d'un culte satanique? Figure dominante du cinéma commercial québécois à la fin des années 1960 et au début des années 1970, Denis Héroux, toujours à l'affût d'une bonne affaire, réalise à son tour des films d'horreur : **Born for Hell**, l'histoire d'un vétéran du Vietnam qui assassine froidement plusieurs infirmières, et **The Uncanny** où des chats attaquent, tuent et dévorent des êtres humains. Dans les années 1980, Jean-Claude Lord lui emboîte le pas avec **Visiting Hours** et **The Vindicator** reprenant aussi un sujet d'actualité puis en offrant une variation sur un classique de l'horreur. Dans le premier de ces deux films, un meurtrier prend d'assaut l'hôpital où se trouve sa victime, une journaliste aux propos féministes. Dans le second, un diabolique président de compagnie s'inspire de Frankenstein et crée un monstre qui se transforme en vengeur incontrôlable...